



**Hapy**, le génie bienfaisant du Nil, androgyne à la poitrine généreuse et au ventre proéminent, il est censé être à l'origine de tous les bienfaits du grand fleuve. (Musée du Louvre, Paris).

# □ Égypte ancienne et Afrique Noire : autour de l'eau

Aboubacry Moussa LAM

**Résumé :** *L'auteur étudie le thème de l'eau en Égypte ancienne et en Afrique Noire. Il en dégage les significations ontologique et théologique. La mise en évidence de la parenté profonde entre l'Égypte ancienne et le reste de l'Afrique Noire est renforcée par une comparaison lexicologique portant sur les termes relatifs à l'eau (hydronymie). L'un des exemples les plus frappants est celui de l'étymologie du nom du Nil. L'auteur est conduit à reconsidérer le problème de l'inter-communicabilité des réseaux hydrographiques liés aux fleuves Nil, Niger et Sénégal.*

**Abstract :** *Ancient Egypt and Black Africa : On the Subject of Water. — The author studies the theme of water in Ancient Egypt and in Black Africa. He comes out the ontological and theological signification of water. The bringing up to light of the deep relationship between Ancient Egypt and the rest of Black Africa is reinforced by a lexicological comparison concerning the terms in relation with water (hydronimy). One of the most striking examples is that of the etymology of the names of Nile river. He is led to reconsider the problem of the inter communicability of the hydrographical networks concerning the Nile, Niger and Senegal rivers.*

## 1. Introduction

Le débat sur les relations entre l'Égypte ancienne et l'Afrique Noire est toujours d'une brûlante actualité. Et depuis l'article du professeur Jean LECLANT dans le *Lexikon der Ägyptologie*, I, 1, de 1972, il apparaît, au fil des recherches entreprises par les égyptologues africains, que l'Égypte est profondément négro-africaine. Mieux, ce sont les thèses de Cheikh Anta DIOP qui soutiennent que l'Égypte est restée jusqu'à la chute du pouvoir pharaonique la grande métropole des Noirs d'Afrique qui ont été confirmées par les dernières publications. Nous pensons notamment à l'ouvrage de G. DIETERLEN et de D. SYLLA sur l'empire de Ghana, paru en 1992 (Éditions Karthala), aux ouvrages de Th. OBENGA (*Philosophie africaine de la période pharaonique* (1990, Paris, L'Harmattan), *Origine commune de l'égyptien ancien, du copte et des langues négro-africaines modernes* (1993, Paris, L'Harmattan) et *La géométrie égyptienne* (1995, Paris, L'Harmattan/Khepera) et aux nôtres (*De l'origine égyptienne des Peuls* (1993, Paris, Présence Africaine/Khepera), *Le Sahara ou la vallée du Nil ?* (1994, IFAN Ch. A./Khepera), *Les chemins du Nil*, (1997, Paris, Présence Africaine/Khepera). Nous n'oublions pas les différents articles publiés dans ce domaine, en particulier ceux parus dans la revue *ANKH*.

Dans les numéros précédents nous nous sommes surtout intéressés à la civilisation matérielle pour étayer la thèse d'une Égypte négro-africaine, cette fois-ci nous allons nous pencher sur l'eau et montrer, ainsi, que quel que soit le domaine choisi, il est possible de trouver des similitudes, d'une extrême finesse, entre l'Égypte ancienne et le reste de l'Afrique.

Conformément à notre méthode d'approche, nous commencerons par la terminologie.

## 2. Une terminologie éloquente

(E.H.D. = An Egyptian Hieroglyphic Dictionary, New York, Dover Publications, Inc. E. A Wallis BUDGE, 1920, 1978)

### Égyptien

### Pulaar ou autre



*yw3wrt*, BUDGE, E.H.D., 142, a : *Yorto* : fossé, trou ou

rivière, courant, fossé ?

descente dans l'eau. *Yorto mutaa* : "descends et disparais", se dit d'une bordure de berge anormalement profonde.



*ym*, BUDGE, E.H.D., 142, b :

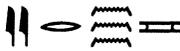
mer, rivière. Copte : ⲉⲓⲟⲩⲗ ⲓⲁ.ⲗⲗ ⲓⲟⲩⲗ

*Ndiyam* : eau en général



*ynw*, BUDGE, E.H.D., 143, a : *yool* : noyer dans l'eau

eau



*yr*, BUDGE, E.H.D., 69, a : rivière. *yor* : descendre, déborder ;

*njoram* : eau qui descend  
*njorol* : nom d'une rivière du Fuuta-Tooro.



*iwr*, BUDGE, E.H.D., 35, b :

courant, canal, rivière, bras du Nil. Copte : ⲉⲓⲉⲡⲟ ⲉⲓⲟⲡ

*Aram* : nom d'une rivière du Fuuta-Tooro.



*iwry c3*, *iwry c3*, BUDGE, E.H.D.,

*Ilo* : la crue ; qui appartient



35, b : grand fleuve, branche

à la crue. Mais aussi nom

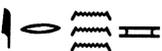
canopique du Nil.

de personne.

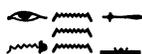


*ir*, BUDGE, E.H.D., 69, a

*Il* : inonder



et 143, a : rivière. Copte : ⲉⲓⲟⲡ

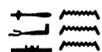


*ir c3*, BUDGE, E.H.D., 69, a :

*Ilo* : la crue ; qui appartient

Le Nil. Copte : ⲉⲓⲡⲟ

à la crue. Mais aussi nom de personne.



*c3 mw*, BUDGE, E.H.D., 107, b : *Amo* : crue  
grand d'eau. exceptionnellement forte.



*ccm*, BUDGE, E.H.D., 114, a : *Amo* : crue  
un nom du Nil. exceptionnellement forte,  
donc forcément en relation  
avec un fleuve.



*w<sup>r</sup>ry*, BUDGE, E.H.D., 157, a : *Wal-* : s'écouler  
inonder, s'écouler. Copte : **ⲠⲚⲱⲗⲉ** abondamment (en parlant  
d'un liquide).



*mw*, GARDINER, Sign-list, N35 : *Am-* : désinence des  
eau. termes renvoyant  
aux liquides.



*Mww*, BUDGE, E.H.D., 349, b : *Nommo* : nom des premières  
Noun divinisé créatures d'Amma  
chez les Dogons.  
*Munu* : génie des eaux en  
pulaar (singulier).  
*Muno* : génie des eaux en  
soninké (pluriel).



*nt*, GARDINER, Sign-list, N35 : *Naat-* : être inondé, être  
eau recouvert d'eau.



*Mriw*, BUDGE, E.H.D., 308, a : *Milia* : nom d'une étendue  
une déesse de l'inondation. d'eau, vraisemblablement  
le Nil d'après certaines  
traditions.



*hs3*, FAULKNER, Dictionary, *Kosam* : lait (singulier).  
p.177 : mucus nasal, lait. *Kose / kocce* : lait (pluriel)



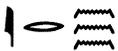
*Dy*, BUDGE, E.H.D., 896, b : *Ji* : eau (soninké)  
vallée, lac. *Di* : eau (dogon)  
*Diyye* : eau (pulaar, pluriel)

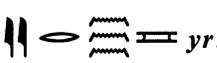
Après avoir parcouru la liste que voilà, un constat s'impose : les similitudes entre l'Égypte et le reste de l'Afrique Noire sont bien réelles. Et même dans ce domaine restreint, celles-ci sont systématiques : ce ne sont pas seulement les noms de l'eau qui sont les mêmes, ceux renvoyant à l'écoulement, à la crue et aux divinités aquatiques sont aussi identiques.

Encore une fois - et c'est une répétition que nous ne nous lasserons jamais de faire parce qu'elle concerne un fait capital - cette convergence totale ne peut signifier qu'une chose : **la profondeur de l'unité égypto-africaine. Une telle unité, et la terminologie analysée le montre bien, s'est forgée dans la vallée du Nil et nulle part ailleurs.**

Les similitudes sont si fines qu'elles autorisent maintenant un réexamen très minutieux de toutes les lectures des termes égyptiens imposées par les égyptologues occidentaux sans tenir aucun compte des langues négro-africaines. Une telle erreur a été commise parce que, l'égyptien étant considéré comme une langue sémitique, on a négligé tout simplement la piste négro-africaine. C'est cette piste-là qu'il faut privilégier aujourd'hui malgré la réticence de certains spécialistes qui anticipent déjà sur les graves conséquences qu'un tel changement d'orientation aura forcément sur l'égyptologie occidentale. Les faits qui vont suivre rendent

inéluçtable ce changement :  , qui est lu *ḥs3*, pourrait aussi valablement

être lu *ḥs3m*. De même  , lu *ir*, pourrait tout aussi valablement être lu

*irm*; cette remarque vaut aussi pour  *yr*.  *Nww* pourrait

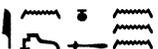
aussi se lire *Nwmw*. Quant à  *c3 mw*, il trouve un parallèle parfait à travers *amo*, "grande crue", en pulaar.

Les termes africains correspondants justifient parfaitement de telles lectures. En effet *Kosam*, *ilam*, *njoram*, *Nomo*, termes qui existent effectivement dans les langues négro-africaines, sont des faits suffisamment pertinents pour nous dispenser de toute autre justification.

Le groupe  *mw* généralement considéré comme déterminatif par les égyptologues occidentaux ne l'était pas vraiment dans certains cas où, selon les indications fournies par les termes africains correspondant, il était vraisemblablement lu. Cette hypothèse semble être confirmée par l'existence, dans certaines graphies, d'un autre signe venant après le

groupe  et qui serait le vrai déterminatif. C'est le cas dans  et

dans  . Il ne s'agit pas toujours de déterminatifs composés ou multiples comme

le supposait A. H. GARDINER<sup>1</sup>. Le toponyme palestinien  , transcrit

<sup>1</sup>Gardiner A.H., *Egyptian Grammar*, Oxford, Griffith Institute, 1976. *Sign-list*, N 35.

*yn<sup>c</sup>m* par GARDINER, et connu des spécialistes sous la forme de *Yénoam*, confirme notre hypothèse. Et la thèse du même GARDINER selon laquelle dans certains cas le groupe  $\overline{\text{m}}$  était lu *m*<sup>2</sup> rencontre notre totale adhésion. En conclusion donc le groupe  $\overline{\text{m}}$  était parfois lu, totalement (*mw*) ou partiellement (*m*). Ici les langues négro-africaines viennent tout simplement confirmer une thèse avancée depuis longtemps par un monument de l'égyptologie, A.H. GARDINER.

Alors la réaction indignée d'un spécialiste devant une liste de termes égyptiens dont la lecture proposée résulte d'une comparaison avec des termes négro-africains est sans fondement sur le plan strictement scientifique. Cependant quand on considère les remises en cause qu'une telle approche risque d'entraîner pour une certaine égyptologie, on ne comprend que trop bien son auteur. Mais au-delà de la simple terminologie, d'autres faits de civilisation concernant l'eau viennent rappeler la profondeur des similitudes entre l'Égypte et l'Afrique noire.

### 3. La signification ontologique de l'eau

Les cosmogonies égyptiennes sont unanimes à affirmer que l'eau est à la base de la création. En effet d'après elles, il y aurait eu de tout temps, et avant toute chose, une immensité liquide, sans début ni fin, appelée **Noun**. Le dieu suprême lui-même serait sorti de cette immensité liquide pour parachever la création.

L'eau est si importante dans l'univers mental des anciens Égyptiens que le dieu Rê sillonne le ciel dans une barque, connue des égyptologues sous le nom de "barque du jour" ; elle est si importante aussi que le même dieu, pour retrouver ses forces entamées pendant sa randonnée diurne, n'hésite pas à s'y immerger durant les douze heures de la nuit ; et certains pensent même que cette immersion vaut renaissance.

Qu'a-t-on en Afrique Noire ? L'équivalent du **Noun** primordial se retrouve chez les Sereer du Sénégal. C'est le père Henry GRAVRAND qui écrit :

*"La formation de la terre a commencé par un marécage [...] La signification du marécage est le chaos initial que l'on retrouve dans de nombreuses civilisations. Il y a eu une phase initiale de création, au cours de laquelle il n'y avait pas encore d'arbre, ni de terre ferme, ni d'eau largement répandue en un lieu délimité, ni d'atmosphère proprement dite. Il y avait seulement une masse limoneuse, ni eau ni terre, mais un magma où l'eau, l'air et la terre fusionnaient. Ce magma ne possédait ni les formes stables d'un sol, ni la fluidité d'un liquide, mais il constituait un îlot de boue. La conception égyptienne du chaos initial, semblable aux sables mouvants du delta, donne une idée de ce premier stade de la création dans la cosmogonie sereer"*<sup>3</sup>.

Il est heureux que ce soit H. GRAVRAND lui-même qui, sous la contrainte du caractère saisissant de la similitude entre les deux conceptions du chaos initial, se tourne tout naturellement vers l'Égypte ancienne.

Toujours dans le domaine de la signification profonde de l'eau, des convergences extraordinaires existent entre Égyptiens anciens et Dogons :

<sup>2</sup>*Id., Ibid.*

<sup>3</sup>Gravrand H., *La civilisation sereer. Pangool*, Dakar, Les Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal, 1990, p. 196-197.

On sait qu'en égyptien c'est le pictogramme  qui sert à écrire le nom de l'eau, . Ces deux signes se retrouvent chez les Dogons et l'explication qu'en donne Marcel GRIAULE ne laisse aucun doute sur les convergences avec l'Égypte ancienne :

*“Mais le rôle de ce vêtement [il s'agit du premier vêtement fabriqué par le Nommo pour couvrir la nudité de sa mère] n'était pas seulement de pudeur. Il présentait au monde terrestre le premier acte d'ordonnance universelle et le signe hélicoïdal qui se projette sur un plan sous forme de ligne brisée serpentante. Les fibres, en effet, tombaient en torsades, symboles des tornades, des méandres, des torrents, des tourbillons des eaux et des vents, de la marche ondulante des reptiles. Elles rappelaient aussi les spirales à huit tours du soleil pompier d'humidité. Elles étaient elles-mêmes un cheminement d'eau parce que gorgées de fraîcheurs prises aux plantes célestes. Elles étaient pleines de l'essence du Nommo, elles étaient le Nommo lui-même, en mouvement, comme l'indiquait la ligne ondulée qui peut se prolonger à l'infini”<sup>4</sup>.*

Cette description permet sans doute de mieux comprendre le sens profond de ce que A.H. GARDINER présente de manière laconique comme “*ripple of water*”<sup>5</sup>. Mieux, la dernière partie de cette description où il est dit “*elles étaient pleines de l'essence du Nommo, elles étaient le Nommo lui-même...*” est d'une importance capitale. En effet pour les Dogons - le passage le montre bien - l'eau et le **Nommo** étaient une seule et même chose.

Eh bien, en Égypte aussi il en était ainsi. La graphie que voici, , et qui se lit

*nww* d'après certains spécialistes, désigne le Noun et plus exactement le Noun élevé au rang de divinité. Donc il y a là une convergence totale entre conceptions dogon et égyptienne. Mais on peut aller plus loin dans les similitudes. Comme nous l'avons vu un

peu plus haut,  pourrait parfaitement se lire *Nwmw*, lecture dont la

superposition avec le dogon **Nommo** est presque parfaite. La description qui est faite des Nommos et des êtres immergés dans le Noun égyptien par les spécialistes<sup>6</sup> achève de convaincre les plus réticents que nous sommes, ici, en présence d'une similitude totale.

Terminons ce tour d'horizon par les Peuls. D'après notre regretté Siré Mamadou NDONGO, “*Le lait eau éternelle [selon les Peuls] est le liquide propre pur*”<sup>7</sup>. Le nom du lait en égyptien confirme bien cette vision. Déjà dans la graphie, le fait est manifeste dans le

groupe  de  ; et la classe des liquides dont la désinence au singulier

est *-am* montre que *kosam* (remarquer le *-am*) est bien une eau. Nous écrivions déjà dans *De l'origine égyptienne des Peuls* ceci :

<sup>4</sup>Griaule M., *Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotemmêli*, Paris, Fayard, 1966, p.18.

<sup>5</sup>Gardiner, A.H., *ibid.*, *Sign-list*, N35-36.

<sup>6</sup>Voir Griaule M. *ibid.*, p. 26 et Sauneron S. et autres, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris, F. Hazan, 1970, p.68.

<sup>7</sup>Ndongo S. M., *Le Fantang. Poèmes mythiques des bergers peuls*, Paris, Karthala / Unesco, 1986, p.138 ; Cependant *kosam ngeenam* que notre ami rend par “l'eau éternelle” pourrait tout aussi valablement être rendu par “l'eau originelle”, en référence à la racine *gen-* “origine”.

“La présence du terme **mw** dans la composition du mot **pulaar kosam** nous suggère une autre interprétation : nous savons en effet que pour les Peuls le lait est l'eau éternelle ; ce qui signifie tout simplement que c'est une eau mais une eau toute spéciale. Tout cela est suggéré par la graphie égyptienne à travers **mw** qui termine le mot. Que le lait soit une eau spéciale ne surprend guère car c'est, d'après l'ésotérie peule, grâce à une goutte de lait que **Geno** créa l'univers<sup>8</sup>”.

Évidemment on ne peut s'empêcher ici de revenir à la cosmogénèse : **Noun** ici, marécage primordial, **Nommo** et goutte de lait là, c'est toujours l'élément liquide qu'on trouve à la base de la création. Même les premiers habitants de ce marécage primordial, pour reprendre la terminologie de H. GRAVRAND, sont identiques entre l'Égypte ancienne et l'Afrique Noire. C'étaient, en Égypte, des “*génies élémentaires, forces confuses mais individualisées [...] couples bizarres à têtes de grenouilles et de serpents*<sup>9</sup>...” et en Afrique, chez les Dogons, “*Dieu les a créés comme de l'eau. De la tête aux reins ils étaient humains ; le bas était serpent. Les yeux rouges étaient fendus comme ceux des hommes et leur langue fourchue comme celle des reptiles. Les bras souples n'avaient pas d'articulations. Tout leur corps était vert et glissant comme une surface d'eau, garni de poils courts et verts, annonce des végétations et germinations*”<sup>10</sup>.

On le voit donc, c'étaient partout des êtres serpentiformes, complétés en Égypte par ce qui se rapprocherait de grenouilles. Les similitudes, on s'en doute bien, ne s'arrêtent pas là ; elles concernent aussi les divinités aquatiques.

#### 4. L'eau et les divinités aquatiques

En Égypte, le grand dieu d'eau est incontestablement Amon. C'est ce que confirme Claude TRAUNECKER qui a étudié les rites de l'eau à partir des textes de Karnak. Voici ce qu'il écrit :

“*Les dieux traditionnellement liés à l'inondation sont Noun et Hapi. Aussi trouvons-nous ces deux divinités parmi les dieux protecteurs du roi constructeur. Mais ils sont associés à Amon l'Ancien, c'est-à-dire Amon en tant que Dieu d'eau*”<sup>11</sup>.

Lui faisant écho, Paul BARGUET qui étudiait le temple d'Amon à Karnak, écrivait déjà depuis 1962 :

“*Le roi, coiffé de la kheprech, est agenouillé derrière l'ennéade de Karnak, face à la triade thébaine (restée en relief, avec Amon figuré en dieu d'eau) ; celle-ci est sous un dais posé sur les eaux*”<sup>12</sup>.

<sup>8</sup>Voir, Ba A. H. et Dieterlen G, “*Les fresques d'époque bovidienne du Tassili N'Ajjer et les traditions des Peuls : hypothèses d'interprétation*”, Journal de la Société des Africanistes, T.XXXVI, n°1, 1966, p. 146 ; mais aussi, Lam A.M., *De l'origine égyptienne des Peuls*, Paris, Présence Africaine/Khepera, 1993, p. 246.

<sup>9</sup>Sauneron S., *ibid.*

<sup>10</sup>Griaule M. *ibid.*, p. 16.

<sup>11</sup>Traunecker C., “*Les rites de l'eau à Karnak d'après les textes de la rampe de Taharqa*”, Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, 72, 1972, p. 209-210.

Le même auteur, cette fois-ci à propos d'une autre partie du domaine du dieu poursuit :

“Registre 4 : le roi (dont il ne reste qu'une main), offre le fard à **Amon** rasoner "grand dieu depuis les origines", Vie préposée à l'eau, créateur de ce qui est<sup>13</sup>”.

Précisons dès maintenant que l'avatar du dieu **Amon** c'est le bélier. **Khnoum** le gardien des sources du Nil, donc dieu d'eau, a aussi comme avatar le bélier.

En Afrique Noire aussi les dieux d'eau les plus en vue sont souvent associés au bélier. En effet “d'après R. Mauny, dans le nord du Togo, la pluie "mâle" est appelée pieléka (tête de bélier) en langue komba ; chez les Yoruba, c'est le dieu Shango, dieu de l'orage et du tonnerre, qui est symbolisé par un masque à tête de bélier. Quant aux Mandingues du Mali, ils imaginent le dieu de l'orage Saga Djigi sous la forme d'un bélier se promenant sur les nuages, accompagné d'auxiliaires qui font tomber la pluie et la foudre sur la terre. Leurs voisins Dogons eux, donnent comme avatar à leur dieu suprême Amma qui, rappelons-le, est un dieu d'eau, le bélier”<sup>14</sup>.

En Égypte ancienne comme en Afrique Noire il y a des divinités secondaires attachées à l'eau ; certains auteurs parlent même de génies. C'est le cas de **Hapy**, le génie bienfaisant du Nil, androgyne à la poitrine généreuse et au ventre proéminent, qui était censé être à l'origine de tous les bienfaits du grand fleuve. C'est aussi le cas du **Caamaaba** des Peuls et du **Biida** des Soninkés. Le premier serait le maître des bovins dont l'origine serait aquatique (nous y reviendrons). **Caamaaba** est incontestablement un dieu d'eau car quand il ne put plus vivre sur terre, avec son jumeau, c'est dans l'eau qu'il retourna. Quant au **Biida**, la chose ne se discute même pas : il n'a jamais quitté son puits et est le maître incontesté de la pluie.

Ce sont essentiellement ces génies qui faisaient l'objet de vénération et d'offrandes. En Égypte, **Hapy** ne se contentait pas seulement des hymnes que lui dédiaient les riverains du fleuve mais, selon L. JOLEAUD, recevait “une vierge parée de ses plus beaux atours”<sup>15</sup>, le but étant de hâter sa crue. Il est vrai que pour J. YOYOTTE il ne s'agirait que de banales figurines féminines<sup>16</sup>.

En Afrique occidentale, chez les Haal-pulaar-en de la région du fleuve Sénégal, il semble que l'offrande d'une vierge à l'esprit des eaux, soit pour obtenir l'eau, soit pour éviter les maléfices liés à l'inondation, se soit poursuivie jusqu'à un passé relativement récent. C'est en tout cas ce que laissent supposer plusieurs légendes de cette population<sup>17</sup>. La légende du **Wagadu Biida** montre que cette pratique n'était pas un fait isolé, et qu'elle était commune

<sup>12</sup>Barguet P., *Le temple d'Amon -Rê à Karnak. Essai d'exégèse*, Le Caire Imprimerie de l'IFAO, 1962, p. 65.

<sup>13</sup>*Id.*, *ibid.*, p. 232-233.

<sup>14</sup>Lam A. M., “*Quelques similitudes culturelles entre l'Afrique du Nord et l'Afrique de l'Ouest*”, *Notes Africaines*, n° 176, 1982, p. 90-91 ; Mauny R., “*Le Bélier Dieu*”, *Notes Africaines*, n° 41, janvier 1949, p. 10-12.

<sup>15</sup>Joleaud L., “*Gravures rupestres et rite de l'eau en Afrique du Nord*”, *Journal de la Société des Africanistes*, T.III, 1933, p. 68.

<sup>16</sup>Yoyotte J., in *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, p. 190.

<sup>17</sup>Kane O., “*La tragique histoire de Samba Gelaajo Jeegi qui régna sans avoir été sacré*”, *Afrique Histoire*, n° 7, 1983, p. 53-60.

à toutes les populations de la sous-région. D'après cette légende, le génie serpent, fétiche de l'ancien Ghana, recevait chaque année la plus belle fille de l'empire en offrande contre de la pluie et de l'or.

Se repose ainsi le problème des sacrifices humains en Afrique. Ce n'est pas parce que nous n'en avons pas d'attestation explicite dans les documents qu'une telle pratique n'a pas existé en Égypte ancienne ; en effet de telles choses sont souvent entourées d'un profond secret. Cependant certains indices ne trompent guère : la plupart des populations qui ont connu le sacrifice humain en Afrique Noire prétendent venir d'Égypte. C'est notamment le cas des Peuls et des Soninkés, des Baoulés et des Akans. Mais dans les eaux il n'y a pas que de bons génies, il y en a aussi de mauvais. On les appelle *munu* (singulier) en pulaar et *munno* (pluriel) en Soninké. On retrouve ici une métathèse presque parfaite du dogon *Nommo* et, partant de l'égyptien *nwmw*. Ces génies subalternes étaient neutralisés par des formules incantatoires ou des offrandes appropriées. En Égypte, le berger connaissait les *mdwt* pour rendre inoffensifs les crocodiles et autres bêtes nuisibles du fleuve.

Les similitudes que voilà sont déjà très frappantes mais quand on étudie de plus près les cours d'eau eux-mêmes, on trouve des choses encore plus étonnantes.

## 5. Le Nil, le Niger et le Sénégal

Analysant la cartographie catalane, notre collègue Y. K. FALL écrivait il y a déjà quelques années : *“Dans sa carte de 1413, M. de Villadestes va encore plus loin : le Riu de lor, le flum enselica et la branche occidentale du Nil sont un seul et même fleuve qui, sans aucune interruption, rejoint la branche orientale du Nil - qui, elle, sort du paradis terrestre - au nord des terres du "Roi de Nubia". Les fleuves Sénégal, Niger et Nil - les deux premiers entrecoupés par trois lacs ou îles, dans le royaume de mussé Melli - sont un seul et même fleuve!”*<sup>18</sup>. Le point d'exclamation de Y. K. FALL traduit bien à la fois son étonnement et son scepticisme.

En réalité, cette étonnante jonction entre le Nil, le Niger et le Sénégal n'est que l'illustration de croyances venues de très loin dans le temps. Déjà HÉRODOTE, dans sa quête des sources du Nil<sup>19</sup>, en était arrivé à la conclusion que celui-ci venait de l'ouest et traversait donc la Libye d'ouest en est :

*“Le long de cette ville coulait un grand fleuve ; il venait du Couchant, et coulait vers le soleil levant ; on voyait dedans des crocodiles [...] Ce fleuve qui coulait près de la ville, Etéarchos conjecturait que c'était le Nil ; et le raisonnement le démontre. Le Nil en effet vient de la Libye et la coupe par le milieu [...] Ainsi à mon avis, le Nil traverse toute la Libye...”*<sup>20</sup>

Koovi Pierre AGOSSOU, qui a consacré une thèse aux sources du Nil, aborde le problème de son origine occidentale et de ses liens avec le Niger en ces termes :

<sup>18</sup>Fall Y. K., *L'Afrique à la naissance de la cartographie moderne (14ème/15ème siècles : les cartes majorquines*, Paris Karthala / Centre de Recherches Africaines, 1982, p. 177.

<sup>19</sup>Hérodote, *Histoires*, II, 19 - 34.

<sup>20</sup>Hérodote, II, 32 - 34

*“Née d'une simple conjecture chez Hérodote au Ve av. J.C., la théorie d'une origine occidentale du Nil prend corps à partir de Juba II, prince numide et roi de Maurétanie sur la base d'une interprétation erronée de faits géographiques avérés et d'un certain raisonnement par analogie. Les causes de l'erreur d'une source occidentale du Nil sont précisément le cours mystérieux des cours d'eau sahariens qu'absorbent et rendent successivement les sables, l'identité de la terminologie locale pour désigner un bassin hydrographique, souterrain ou de surface et une fausse interprétation de la théorie d'Hérodote. Il est particulièrement remarquable que cette théorie ne bénéficia d'une certaine audience qu'auprès des auteurs romains ou en tout cas de langue latine. Avec les erreurs qui la justifient, elle fut certainement le point de départ de la légende moderne qui jusqu'à une date récente fait du Niger un bras du Nil<sup>21</sup>”.*

Cette explication est sans doute plausible mais elle ne donne pas entière satisfaction. En effet si au temps des Romains la région de l'Afrique occidentale où coulent le Sénégal et le Niger était très mal connue pour ne pas dire inconnue<sup>22</sup>, au temps des Arabes tel n'était plus le cas : les caravanes traversaient le désert et atteignaient régulièrement les principales villes du Niger et du Sénégal. Dès le XI<sup>e</sup> siècle des descriptions se multiplient grâce aux voyageurs Arabes<sup>23</sup> et les deux fleuves occupent une place de choix dans celles-ci. Et la remarque de Y.K. FALL concernant la mappemonde anonyme de c. 1450, montre que les choses ne sont pas aussi simples que semble le croire K. P. AGOSSOU. En effet :

*“la mappemonde anonyme de c. 1450, du fait même de sa représentation des côtes atlantiques - qui consigne les navigations portugaises jusqu'au Cap Vert (1444) - et qui anticipe sur le tracé du golfe de Guinée - progresse encore dans l'hydrographie de l'Afrique subsaharienne. Ne conservant que la conception de la disparition - résurgence du Nil au centre de l'Afrique - en trois bras distincts mais aussi correspondant les uns aux autres - le cartographe fait naître le "Sénégal" et le "Niger" dans les "monts gibelkamar". Enfin dans les régions orientales de l'Afrique, on note la représentation du paradis terrestre décrit exactement comme dans le Liber Glossarum<sup>24</sup>”.*

On le voit donc ici il ne s'agit plus d'une origine occidentale du Nil mais d'une origine orientale du Sénégal et du Niger ; mais, fait constant et capital, les trois cours d'eau restent liés (voir carte 1). Cette liaison qui étonne et embarrasse à la fois K. P. AGOSSOU et Y. K. FALL n'est pas aussi gratuite qu'elle le semble *a priori*. Un certain nombre de faits montrent une profonde unité culturelle entre les populations égyptiennes et négro-africaines :

Voici ce qu'HÉRODOTE écrivait à propos des crues du Nil :

<sup>21</sup>Agossou K.P., *Le problème des sources du Nil dans l'Antiquité d'Hérodote à Ptolémée (Ve s. av. - II<sup>e</sup> s. ap. J.C.)* thèse de doctorat de 3<sup>e</sup>me cycle en histoire, Université de Dakar, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 1977 / 1978, p. 389.

<sup>22</sup>Desanges J., “Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup>me siècle avant J.-C.-IV<sup>e</sup>me siècle après J.-C.)”, *École Française de Rome*, 1978, p. 39 - 85 sur le “Périple d'Hannon” et p. 177 - 183 sur les “expéditions sahariennes”.

<sup>23</sup>Cuoq J. M., *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII<sup>e</sup>me au XVI<sup>e</sup>me siècle*, Paris, Éditions du C.N.R.S., 1975.

<sup>24</sup>Fall Y. K., *ibid.*, p. 177 - 178.

*“La seconde explication est moins scientifique que la précédente. Elle a, si je puis dire, un caractère plus merveilleux : elle prétend expliquer le mécanisme des inondations par le fait que le Nil coulerait de l'océan, lequel océan coulerait tout autour de la terre”<sup>25</sup>.*

HÉRODOTE, comme on le sait, ne fait que rapporter une thèse bien égyptienne<sup>26</sup>. De son côté Kassoum KONÉ, abordant la question de l'origine des bovins, écrivait :

*“Un jour Yacouba, en se promenant au bord de l'immense étendue d'eau qu'on appelle Bahar Mâli et qui fait le tour du monde, voit sortir de l'eau un bœuf”<sup>27</sup>.*

Il faut sans doute préciser ici que monsieur KONÉ est malien et évoque une légende ouest-africaine. Cette immensité liquide “qui fait le tour du monde” nous rapproche bien de la conception égyptienne du **Noun** évoquée un peu plus haut. Voilà donc une première convergence entre anciens Égyptiens et ouest-Africains d'aujourd'hui, et il y en a d'autres.

Puisque nous avons commencé par la question de l'origine aquatique des bovins, continuons dans la même lancée. Dans la cosmogénèse égyptienne il est question d'une vache décrite en ces termes par S. BICKEL :

*“Mehet-ouret est à la fois comprise comme une déesse sous la forme de vache et comme un élément impersonnel nageant dans le flot, voire plus précisément comme un lieu dans l'eau [...] Mehet-ouret, qui est peut-être imaginée sous l'aspect d'une vache, est un élément semblable à la terre, qui vient à l'existence spontanément ou qui doit être rassemblé et formé. Elle est un endroit mis à disposition d'Atoum, mais qui n'est pas créé par celui-ci. Dans ce contexte, on est tenté de traduire le nom de Mehet-ouret non pas comme d'habitude, “la grande nageuse”, mais par la “grande immergée”, voire “la grande émergée”, car elle est justement immobile et offre une assise au milieu de l'eau”<sup>28</sup>.*

Quelle que soit l'interprétation retenue, il apparaît que la première vache est contemporaine des débuts du monde ; son nom pourrait plus simplement être rendu par “grand flot” et attester la relation privilégiée existant entre l'eau et le bovin. Toujours sur l'origine des vaches, Kassoum KONÉ rapporte une autre tradition selon laquelle “il y a 2500 ans environ que les bœufs et les sauterelles prenaient naissance dans une étendue d'eau appelée Milia et située à l'est”<sup>29</sup>. Et *Milia* ne peut pas être la mer Rouge comme certains spécialistes l'ont soutenu. En effet la première tradition de Kassoum KONÉ, déjà évoquée, continue en ces termes :

*“Il remarqua que le bœuf mangeait de la terre. Il rentra chez lui et revint avec du natron, l'épala sur une peau de chèvre à l'endroit où il avait vu l'animal manger de la terre, puis*

<sup>25</sup>Hérodote, II, 21.

<sup>26</sup>Voir, entre autres, Sauneron S., “cosmogonies”, in *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, p. 67 - 69 ; Bonneau D., *La crue du Nil divinité égyptienne à travers mille ans d'histoire (332 av. - 641 ap. J.-C) d'après les auteurs grecs et latins, et les documents des époques ptolémaïque, romaine et byzantine*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1964, p. 238-239 ; Bickel S., “La cosmogonie égyptienne avant le Nouvel Empire”, *Orbis Biblicus Orientalis*, 134, p. 24-25.

<sup>27</sup>Boubou Hama, *Contribution à la connaissance de l'histoire des Peul*, Paris, Présence Africaine, 1968, p. 58.

<sup>28</sup>Bickel S. *ibid.*, p. 64 - 65.

<sup>29</sup>Boubou Hama, *ibid.*, p.57.

*s'éloigna. Les bœufs, à leur sortie de l'eau, trouvèrent avec plaisir le natron déposé par Yacouba et le mangèrent...*<sup>30</sup>.

Voilà comment les bovins ont été finalement apprivoisés par *Yacouba*. Mais l'intérêt de cette tradition, c'est qu'elle montre bien que *Milia* ne peut être qu'un cours d'eau douce. Si c'était un cours d'eau salée, les bœufs qui y vivaient n'auraient pas eu besoin de sel déjà présent dans leur boisson.

Une troisième tradition concernant l'origine du premier bœuf blanc dit ceci :

*“Ce fut un nommé Oumarou Bernaoua qui trouva le premier bœuf blanc dans le Bahar Nilli (eau blanche comme du lait qui coule à travers le Bahar - Mallia ou Bahar - Malli). Il conquit ce bœuf blanc par le même procédé qu'employa Yacouba pour attirer ses bœufs, c'est-à-dire l'emploi du natron”*<sup>31</sup>.

Ici il se confirme non seulement que le cours d'eau en question est un cours d'eau douce mais qu'il s'agit bel et bien du Nil. Les faits suivants ne laissent aucun doute à ce sujet : *“eau blanche comme du lait”* rappelle *“Nil blanc”* et *Bahar - Nilli* est encore plus explicite. *Milia* pourrait raisonnablement correspondre, dans ces conditions, à l'égyptien *Mriw* (déesse de l'inondation d'après BUDGE).

Toujours en restant dans le domaine de l'origine aquatique des bovins, signalons que le nom d'*Ilo*, qui est censé avoir ramené les vaches aux Peuls, signifie *“crue”*. *Ilo* serait un raccourci de *Ilam*, *“crue”* ; le terme pourrait tout aussi bien signifier *“l'homme de la crue”*. Dans tous les cas, il est en rapport étroit avec l'eau. Comme la légende précise bien que les Peuls ont retrouvé les bovins avec ou grâce à *Ilo*, et *Ilo* étant en fait lui-même le symbole de l'eau, dire que c'est *Ilo* qui a ramené les vaches et affirmer l'origine aquatique des bovins, sont une seule et même chose. Ainsi *Milia*, le fleuve d'où sont sorties les vaches, étant le Nil, *Ilo* pourrait sans problème correspondre aux différents termes égyptiens désignant une de ses branches, son cours tout entier ou son extension maximale, la crue. Les termes les plus probables seraient, bien entendu, *iw* ʿ3, *ir* ʿ3, et *ir* ou *irm*<sup>32</sup>. En effet *Νεῖλος*, forme grécisée de *n3 i(t)rw* ʿ3, montre bien que *Ilo* doit correspondre logiquement à *i(t)rw* ʿ3. Ce constat est d'une importance capitale, car *ιλᾶς*, *ιλος*<sup>33</sup> et *Ilo* auraient ainsi une étymologie commune ; ce qui confirmerait la validité de notre hypothèse sur l'origine et le sens du célèbre *Ilo Yahadi* des Peul.

Pour en terminer avec l'origine aquatique des bovins, signalons que dans le mythe du *Caamaaba* c'est dans l'eau que disparaissent tous les animaux à la suite du génie brouillé avec son jumeau. Évidemment, c'est là un signe de l'origine première des animaux et particulièrement des bovins. Cela nous ramène aussi à la vache primordiale des débuts de la création, *Mht wrt*.

<sup>30</sup>Boubou Hama, *ibid.*, p. 58.

<sup>31</sup>Boubou Hama, *ibid.*, p. 60.

<sup>32</sup>Pour le passage du *r* au *l* cf. Ulrich Luft, *“Νεῖλος Eine Anmerkung zur kulturellen Begegnung der Griechen mit den Ägyptern”* in *The Intellectual Heritage of Egypt – Studies presented to László Kákósy by friends colleagues on the occasion of his 60<sup>th</sup> birthday*, *Studia Aegyptiaca*, XIV, 1992, p. 406-407.

<sup>33</sup>*Id.*, *ibid.*, p. 410.

De manière plus générale, ce sont les données des traditions peules qui nous permettent de mieux comprendre certaines curiosités égyptiennes que D. BONNEAU nous rapporte en ces termes :

*“Certains textes d'époque gréco-romaine établissent des rapports entre la divinité de l'inondation et le taureau Apis. Toutefois l'initiale aspirée de Hâpi (ḥ'py) fait obstacle à tout rapprochement phonétique avec Apis<sup>34</sup> (hp) ; mais par certains côtés, les honneurs rendus à Apis s'adressaient aussi à la puissance fécondante du fleuve. A l'époque ptolémaïque, MANÉTHON datait le culte d'Apis du second roi de la IIe dynastie ; les taureaux sacrés continuaient à être enterrés au Sérapéum de Memphis. A l'époque romaine, était la permanence du culte de Apis un fait sûr, on le sait par une lettre privée. Certaines cérémonies du culte d'Apis étaient liées au culte de la crue ; lors de son intronisation, le taureau choisi faisait au sanctuaire du Nil une visite avant de s'embarquer pour Memphis ; à sa mort, sa momie était inhumée définitivement par les soins des prêtres du Nil. Quant à la mise à mort rituelle d'Apis qu'affirment les textes classiques, elle n'est confirmée par aucun texte hiéroglyphique ; aurait-elle eu le caractère d'un sacrifice expiatoire dans les cas d'absence ou de retard excessif de la crue ? Le rapprochement des dates connues des morts d'Apis et des secheresses n'a pas permis de trouver une seule coïncidence, peut-être faute de documents. S'il n'y a pas possibilité d'identification de Hâpi avec Apis, il existe cependant des liens très anciens que confirment les textes tardifs. Les reliefs ou les hiéroglyphes d'époque tardive associent les mouvements périodiques du fleuve et le dieu - taureau dont la figuration s'ajoute à celle du Nil ou s'intègre dans des appellations locales de l'inondation. Elien mentionne qu'une des 29 marques du boeuf sacré était considérée comme le symbole de la crue : serait-ce le croissant blanc sur le flanc droit dont parle SOLIN ? Trois textes latins disent que chaque année, sept jours de fête consécutifs, célébrés à Memphis, étaient considérés comme "jours anniversaires" d'Apis. Les fêtes dont il est question se situent sans aucun doute possible au moment des fêtes du Nil, à la date du débordement du fleuve, du moins selon le calendrier sothiaque. Longtemps avant l'époque romaine, la force fécondante du fleuve était assimilée à la puissance reproductrice du taureau ; un sceau d'argile d'époque romaine illustre peut-être ce que les textes expriment avec netteté. Apis n'était pas Hâpi, forme divinisée de la crue, mais par un certain côté, il était la divinisation d'un des effets de la crue : le pouvoir fécondant. C'est à partir de là que naquit, très tardivement, une confusion amusante, mais révélatrice selon laquelle Apis est devenu un homme riche de Memphis qui, lors d'une famine, fournit aux Alexandrins de la nourriture prélevée sur ses réserves particulières”<sup>35</sup>.*

Ce long passage de D. BONNEAU établit, malgré l'auteur pourrait-on dire, les liens intimes existant entre *Apis* et *Hapy*. L'affirmation de BONNEAU selon laquelle des lois linguistiques s'opposent à tout rapprochement phonétique entre les deux noms résulte vraisemblablement d'une erreur due à l'ignorance des graphies égyptiennes utilisées pour leur transcription. Il apparaît en effet, à l'étude de celles-ci, qu'il s'agit, contrairement aux dires de l'auteur, du même type de *h* (*ḥ*) ; donc l'obstacle linguistique tombe de lui-même. Mieux, l'éclairage du pulaar auquel nous avons fait appel dans *De l'origine égyptienne des Peuls* (p. 239-243), prouve que les deux noms ont, en réalité, le même sens. Ils expriment en fait le caractère faste du taureau et du Nil : *aab*, *aabi* (adjectif), "ce qui est faste" ; *gaabgol*, *ngaabdi* (substantif), "le faste". En effet la symbolique confirme cette vision des choses : la robe noire et le triangle blanc au front de l'Apis ainsi que le ventre proéminent et la poitrine généreuse du génie *Hapy* sont les signes du caractère faste des deux divinités. Ce qui est intéressant ici, c'est que la symbolique des poularophones de l'Afrique occidentale,

<sup>34</sup>Voir avis contraire in Lam A. M., *De l'origine égyptienne des Peuls*, pp. 237 -246, mais particulièrement p. 239.

<sup>35</sup>Bonneau D., *ibid.*, p. 221 - 222.

dans ce domaine, est strictement superposable à celle de l'Égypte ancienne. Ainsi, la thèse de Cheikh Anta DIOP, selon laquelle l'Égypte ancienne et l'Afrique Noire s'éclairent mutuellement, est parfaitement illustrée par tous les faits que voilà.

Pour en revenir à l'eau, **Hapy** se retrouve donc en Afrique de l'Ouest à travers **aa bi** et s'applique effectivement au fleuve Sénégal qui est considéré par les habitants du Fuuta comme un fleuve faste.

Mais il y a d'autres noms du Nil qu'on retrouve en Afrique de l'Ouest. *Itrw* ʿ3, "la grande eau", "le grand fleuve", a ici des équivalents très évocateurs : JOLIBA et Issaa BEER désignent le Niger et signifient "grand fleuve" en mandingue et en songhaï. Le Sénégal est appelé aussi "**mayo manngo**", c'est-à-dire "le grand fleuve" par les poularophones<sup>36</sup> et Fan Qoore, "**le grand fleuve**" par les locuteurs du soninké<sup>37</sup>. N'oublions pas que le fameux fleuve de Korotoumou/Khouloundjoumou des traditions ouest-africaines désigne incontestablement le Nil et pourrait donc correspondre à l'Égyptien *Ḳrty mw*, les deux, "grottes de l'eau" ou "les deux gouffres de l'eau" ; ce qu'illustre parfaitement la représentation des **Rochers de Senmout** que reproduit P. MONTET dans sa géographie de l'Égypte. On y voit clairement **Hapy**, deux aiguères (hors desquelles coule l'eau) aux mains ; le génie est dans une grotte dont les contours sont délimités par un énorme serpent ; au-dessus de cet ensemble, trônent un vautour et un épervier. Ici le mythe du **caamaaba** (rappelons au passage que **yiitere caamaaba**, "œil du caamaaba", désigne une résurgence d'eau, une source) et du Wagadu Biida trouvent toute leur illustration dans ce raccourci saisissant. N'oublions surtout pas que **Heli** et **Yooyo**, ce fameux pays mythique des Peuls d'avant la dispersion, est arrosé par un fleuve entrecoupé de rapides et que les Soninkés disent venir de Sona, Assouan, d'après les interprètes de leurs traditions que sont Diarra SYLLA et Germaine DIETERLEN.

Après tous ces faits, on sera moins étonné d'apprendre la révélation que voici :

*"La tradition de Yérére situe le pays d'origine de ces grands constructeurs de pirogues dans une région située à l'est du pays soninké, où ils auraient occupé une cité nommée Dyolofi. Ils auraient utilisé pour circuler, en certaines saisons, un réseau de navigation intérieur permettant de faire communiquer le Niger et le Sénégal par la vallée du Serpent, le Niger et le Tchad par la Haute Bénoué, et même, plus à l'est, de rejoindre le Nil. Mais du temps des empereurs du Wagadu, ils vivaient surtout au nord de l'actuel Oualata, en Mauritanie"*<sup>38</sup>.

Cette affirmation sur la possibilité de circuler en pirogue du Sénégal au Nil est étayée par une carte (voir carte 2). C'est le lieu de préciser qu'en 1981 déjà une équipe de chercheurs de l'IFAN, travaillant précisément sur le mythe du **Caamaaba**, avait établi la possibilité d'une jonction entre le Sénégal et le Niger par la vallée du Serpent<sup>39</sup>. Nous reproduisons sa carte pour couper court à toute contestation (voir carte 3). Pour la jonction Sénégal Niger, la cause est entendue ; pourquoi n'en serait-il pas de même pour celle de Niger-Nil ? Le trajet s'établirait alors comme suit : Sénégal, Baoulé, vallée du Serpent, Niger, Bénoué, lac

<sup>36</sup>Lam A. M. *Les chemins du Nil*, Paris, Présence Africaine / Khepera, 1997, p. 61.

<sup>37</sup>Bathily A. *Les portes de l'or. Le royaume de Galam (Sénégal) de l'ère musulmane au temps des négriers (VIIIème - XVIIIème siècle)*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 41. Nous connaissons l'existence du fameux "Rio Grande" (grand fleuve) mais il faut admettre que la multiplicité des liens entre le Nil et les deux autres fleuves africains nous situe dans un tout autre contexte.

<sup>38</sup>Sylla D. et Dieterlen G., *ibid.*, p.102.

<sup>39</sup>Kesteloot L. et autres, "*Tyamaba, mythe peul*", *Notes Africaines*, n° 185 / 186, janvier - avril, 1985, p. 30 et carte p. 13-14 que nous reproduisons ici (carte n°3).

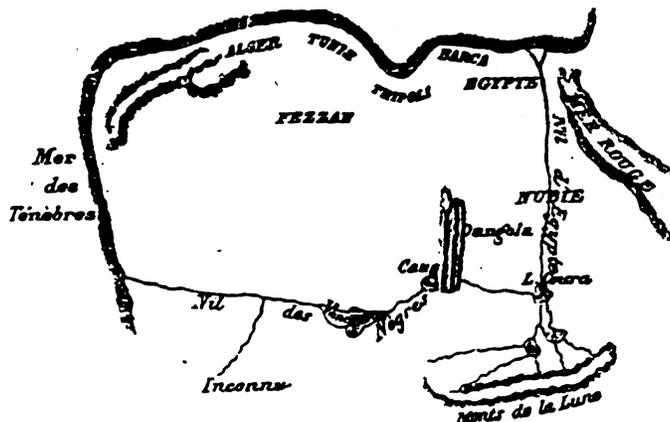
Tchad, Chari, Azoum, El Facher, Nil. Ainsi dans la dernière portion El Facher Nil, les voies caravanières et fluviales seraient voisines et rejoindraient toutes la boucle du Dongola.

On le voit, la permanence avec laquelle les documents historiques évoquent la jonction entre le Nil et le Niger est loin d'être gratuite. Les allusions concernant une origine occidentale du Nil trouvent ainsi fondement. La cartographie arabe ou occidentale des temps modernes évoquée plus haut elle non plus n'était pas gratuite. Et encore une fois, c'est la tradition orale qui vient jeter une lumière vive sur des faits par rapport auxquels le scepticisme de certains spécialistes ne faisait aucun doute. On comprend mieux pourquoi tous les noms du Nil se sont retrouvés en Afrique occidentale et ont été appliqués au Sénégal et au Niger.

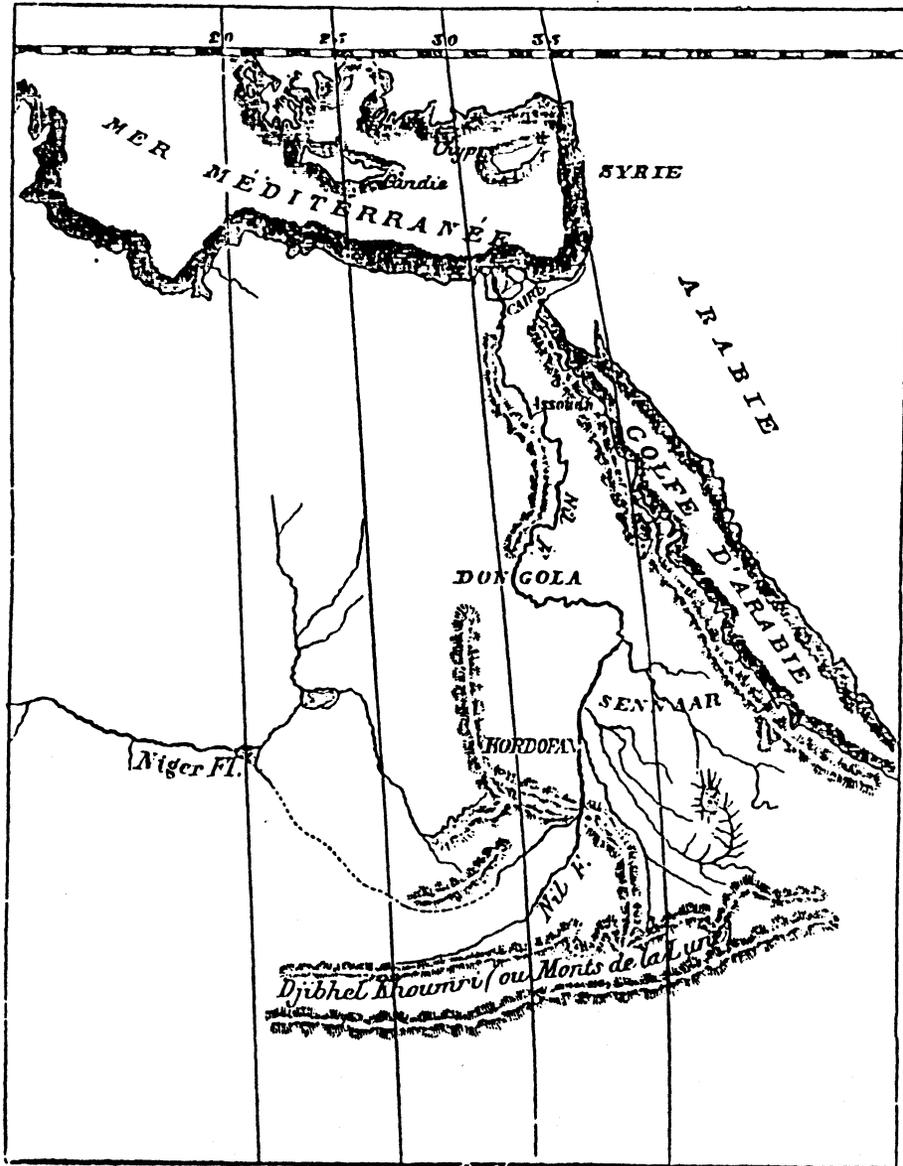
## 6. Conclusion

Se repose, encore une fois, le problème du berceau nilotique des populations ouest-africaines et les migrations qui les ont amenées là où elles vivent actuellement. Tous les faits que nous avons tirés de l'analyse des hydronymes prouvent à nouveau qu'un berceau saharien commun, disloqué avant l'émergence de la civilisation égyptienne, ne peut expliquer correctement les liens multiples entre la vallée du Nil et l'Afrique de l'Ouest. Il faut alors se résoudre à accepter la thèse nilotique telle qu'énoncée par Cheikh Anta DIOP.

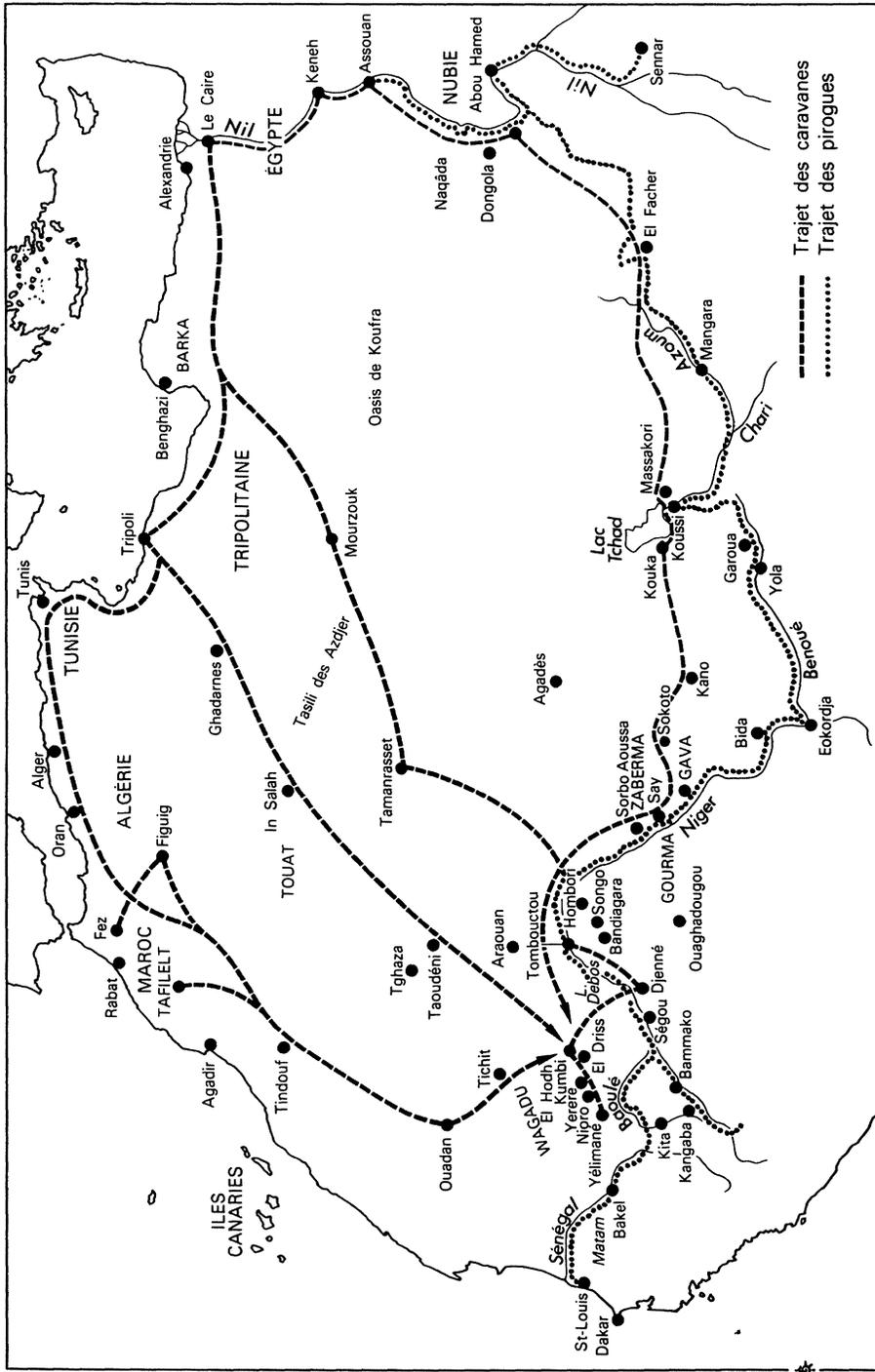
Mais si les voies terrestres des migrations entre le Nil et l'Afrique de l'Ouest commencent à sortir des sables du désert avec les travaux récents, on découvre, avec l'hydronymie, une nouvelle voie demeurée jusqu'ici inconnue malgré les allusions répétées de la cartographie historique ; cette voie est celle des fleuves !



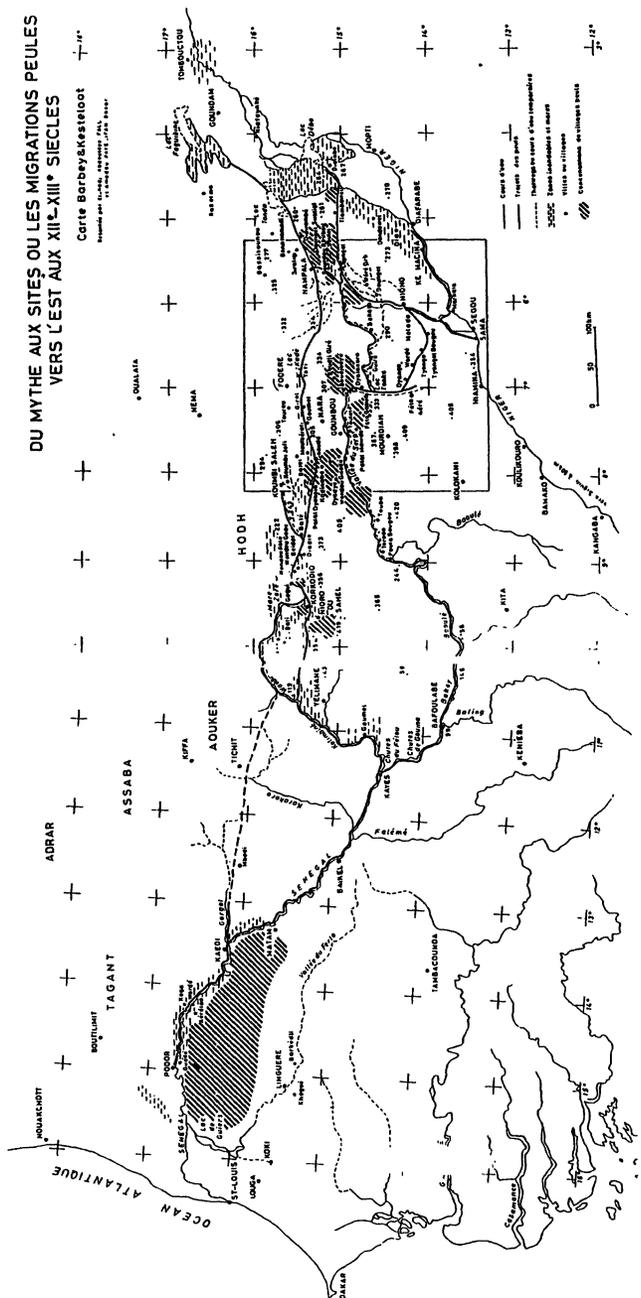
Carte n°1 : Carte d'Edrissi, 1154 ap. J.C. (Source Théophile OBENGA, *La Géométrie égyptienne*, Paris, L'Harmattan/Khepera, fig. 186a, p. 280)



Carte n°1 bis : **Carte de Constable**, Edimburg, 1819 (Source Théophile OBENGA, *La Géométrie égyptienne*, Paris, L'Harmattan/Khepera, 1995, fig. 190, p. 284)



Carte n° 2 : (Source D. SYLLA et G. DIETERLEN, *L'Empire de Ghana. Le Wagadu et les traditions de Yérére*, Paris, Karthala/CRA 1982, p. 64)



Carte n° 3 : (Source L. KESTELOOT et al., « *Tyamaba, mythe peul* », *Notes africaines*, n°185/186, janvier-avril 1985, p. 28-29)

## □ L'auteur

Historien, il s'est spécialisé en égyptologie. Docteur d'État ès Lettres, Professeur titulaire à l'Université Cheikh Anta DIOP de Dakar, il consacre l'essentiel de ses recherches et de ses enseignements aux relations entre l'Égypte ancienne et le reste de l'Afrique. Il collabore également, dans le cadre de l'UNESCO, à la rédaction de *L'Histoire scientifique et culturelle de l'Humanité*.

**Publications**

“*mr, Un outil agricole à travers le temps et l'espace*”, ANKH n° 2, avril 1993, pp. 19-27.

“*Bâtons, massues et sceptres d'Égypte ancienne et d'Afrique Noire*”, ANKH n° 3, juin 1994, pp.114-131.

“*Les coiffures : un autre exemple de la parenté entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire*”, ANKH n°4/5, 1995-1996, p.123-137.

*De l'origine égyptienne des Peuls*, Paris, Khepera/Présence Africaine, 1993.

*Le Sahara ou la Vallée du Nil ? Aperçu sur la problématique du berceau de l'unité culturelle de l'Afrique noire*, Dakar, Paris, IFAN Ch. A. Diop/Khepera/A.M. Lam, 1994.

*Les Chemins du Nil — Les relations entre l'Égypte ancienne et le reste de l'Afrique noire*, Paris, Présence Africaine/Khepera, 1997.

Pour une bibliographie plus complète consulter ANKH n° 1 et le site web de ANKH sur Internet :<http://www.ankhonline.com>